

S.N.LEMOING



SHEWOLF

1 – L'appivoisement

Prologue

Pour être honnête, je ne me souviens plus tout à fait de quand tout ça a commencé. Cette période de ma vie demeure assez floue.

J'étais déprimée depuis de nombreux mois, presque un an, ce que je trouve totalement stupide aujourd'hui. Car, même si dans certains domaines ce n'était pas le top, tant d'autres choses me souriaient : ma famille, la santé et un emploi stable.

Mais c'était peut-être ça le piège.

Quand tout va bien, on en vient à s'inventer des problèmes. On ne peut pas croire que tout se passe pour le mieux, il doit forcément y avoir quelque chose qui cloche. Insidieusement, je m'étais donc laissée entraîner vers le bas.

Premièrement, à cause de ma rupture d'avec Jordan – mon petit ami durant quatre ans – qui m'a jetée pour une

filles croisées à quelques soirées. Vous comprendrez qu'à l'époque, je me voyais déjà mariée avec lui et prête à vivre dans une maison, entourés de nos enfants.

Deuxièmement, parce que j'avais pratiquement perdu toutes mes amies du collège et du lycée. J'étais la seule qui essayait coûte que coûte d'organiser des sorties pour que l'on se voie, la seule qui envoyait des messages, et qui se lançait dans bien d'autres tentatives infructueuses. Évidemment, de faire tant sans avoir de réels résultats en retour avait fini par me décourager.

J'ai abandonné toute prise de contact, et ce qui devait arriver arriva : aucune d'entre elles ne me donna des nouvelles. Aucune ne prit la peine de préserver notre amitié. Toutes ces années de souvenirs partagés partirent en fumée. Les années post études sont bien difficiles.

À mon boulot, les gens étaient sympas. Mais pas de quoi vivre une grande amitié non plus. J'étais la plus jeune et la plupart d'entre eux avaient leurs enfants à gérer, ou bien approchaient de la retraite.

Troisièmement, j'avais cette impression qu'il manquait quelque chose dans ma vie. Trop de routine peut-être ?

Enfin bref, un sentiment d'ennui sans cause précise, celui que rien de bien excitant ne se passait dans mon existence.

Il y a des gens à qui il arrive toujours des choses extraordinaires ou drôles, des coups de chance incroyables.

Mais moi, ce genre de péripéties, ça ne m'arrive pas

vraiment.

Du moins, ça ne m'était pas encore arrivé.

À l'heure d'aujourd'hui, bien que je sois allongée par terre avec deux balles dans le ventre, baignant dans une mare de sang, je ne sais toujours pas si je regrette ce changement ou non.

CHAPITRE 1

Running

J'avais fait quelques recherches sur Internet pour contrer cette longue et futile déprime.

Les conseils les plus récurrents préconisaient de se changer les idées par des activités : pratiquer un sport, sortir, faire de nouvelles rencontres, ou encore nouer contact avec des personnes positives.

Je me lançai donc dans cette quête.

Tout d'abord, je me mis au running : ce n'était pas plus mal, ça me permettait de faire du sport – ou plutôt d'en refaire – et de sortir pour moins psychoter, voir du paysage. Mais courir seule est loin d'être l'idéal pour tisser des liens.

En y réfléchissant, j'avais connu une fille en terminale dont j'avais gardé l'adresse email.

Je n'avais pas osé lui écrire bien que je gardais précieusement son contact pour pouvoir prendre de ses nouvelles un jour. Le moment était peut-être bienvenu.

Je me rendis compte que je l'appréciais plus que je ne l'avais pensé. Ce que j'aimais chez elle, c'était sa sincérité, sa modestie. Elle n'était ni jalouse, ni possessive, ni manipulatrice comme certaines de mes amies avaient pu l'être. Aucune relation toxique avec elle : Marina.

Je me souvins que, lorsque nous discutions à la fin des cours, je me sentais libre de tout jugement et de tout reproche. On aurait pu devenir de très bonnes amies en fait, si celles de l'époque ne l'avaient pas écartée.

C'était décidé, je devais prendre de ses nouvelles ! C'était une fille formidable et j'espérais qu'elle n'eût pas trop changé.

C'était fou comme courir dans les bois me permettait de refaire le monde. Mes chansons préférées dans les écouteurs, j'aurais pu aller jusqu'en Chine, je crois !

Vu la diversité de mes goûts musicaux, tout y passait : dubstep, rock, dancehall ou encore bandes originales de films.

Finalement, j'empruntai le chemin du retour avant la tombée de la nuit.

Oui, j'habitais encore chez mes parents. Pour des raisons économiques surtout. À quoi bon prendre un appartement qui me coûterait la moitié de mon salaire ?

Si je devais m'installer, ce serait avec un éventuel petit ami ou fiancé. Et pour le moment c'était le calme plat à

ce niveau-là.

De plus, la maison de retraite où je bossais n'était qu'à dix minutes de chez mes parents, ce qui m'arrangeait grandement.

Arrivée à la maison, le dîner était déjà prêt. Mon père avait cuisiné une quiche aux poireaux : mon plat préféré. Eh oui, au passage, j'ai toujours eu des goûts culinaires particuliers.

Au fur et à mesure, je me remettais de ces mois de morosité. J'écoutais vraiment ce que mon entourage me disait. Je balayais les idées noires, je ne me morfondais plus en mon for intérieur.

Mes parents organisaient leur projet de voyage en Australie, ce qui me donnait l'envie de voyager également. L'année prochaine peut-être ? Il fallait que je mette de l'argent de côté.

Nous finîmes le repas, puis mes darons filèrent regarder la télé dans le salon : une énième émission de télé-réalité qui ne m'intéressait guère.

Au lieu de ça, je montai dans ma chambre pour me mettre en pyjama et consulter mes mails. Mon ensemble bleu turquoise à petits pois en coton enfilé, je m'assis à mon bureau et ouvris ma boîte mail.

Avec joie, je découvris la réponse de Marina noyée parmi les spams promouvant des pilules érectiles et autres notifications inintéressantes.

Elle allait très bien, n'avait plus de nouvelles de ses amis du lycée non plus et avait pas mal galéré après le bac.

Partie pour des études d'architecture, le rythme était si soutenu qu'elle se réorienta dans des études d'anglais. Et maintenant, elle s'efforçait de travailler en tant que traductrice, car devenir prof l'horrifiait.

Je retrouvai cette fille super attachante et franche qui osait m'avouer ses échecs. De toute manière, je ne m'en étais pas beaucoup mieux sortie qu'elle.

Aussitôt, nous nous fixâmes un rendez-vous en fin de semaine pour boire un verre – c'était fou de voir que, lorsqu'il y avait réciprocité, les choses se concrétisaient bien plus vite.

Nous discutâmes environ deux heures par messagerie instantanée. Nous eûmes quelques fous rires en repensant aux années lycée, puis nous nous souhaitâmes une bonne nuit.

J'éteignis l'ordinateur et allai me coucher, plus confiante en l'avenir grâce à ma bonne humeur retrouvée.

Le lendemain fut une journée comme une autre, si ce n'est un peu plus lumineuse. Je voyais le bout du tunnel, c'était le cas de le dire. Je me fixais plein de nouveaux projets et autres résolutions.

Le travail se passa comme d'habitude. J'allais de chambre en chambre, lançais des petites blagues aux patients sauf que depuis longtemps, elles me faisaient vraiment rire.

Ces derniers mois, j'avais fait semblant d'être de bonne humeur auprès de tout le monde, et ça, c'était moche.

Il faut vivre à fond, j'en étais persuadée à présent. C'était évident, mais au moment où l'on sombre, il est difficile de se rendre compte de tous ces détails.

La journée finie, je rentrai à la maison et me changeai pour ma session sportive.

J'avais établi plusieurs parcours, en prenant en compte le degré de dangerosité.

Une fois, un type louche m'avait suivie. Fort heureusement, mon endurance avait eu raison de ses pulsions.

Je me retrouvai à longer une route nationale sur quelques mètres. Puisque le sentier arrivait à sa fin, j'en pris un autre qui rasait une petite route.

Là, j'aperçus une camionnette blanche bien amochée sur le bas-côté, garée en sens inverse.

J'hésitai quelques instants, devais-je la contourner ou faire demi-tour ?

Ne voyant aucune agitation, je pensai qu'elle était simplement garée. Certes, au mauvais endroit, mais du moment que le conducteur ne s'y trouvait pas, c'était là le plus important.

Je chassai ces ondes négatives de mon esprit et contournai le véhicule côté forêt.

Ceci se révéla être une erreur monumentale. Car au moment où je passai près de la portière, le conducteur discret, et bien présent dans l'habitacle, l'ouvrit de toutes ses forces de manière à m'assommer, ou du moins à m'étourdir.

Le bord de la portière cogna dans ma tempe, et bien

sûr, il avait attendu le bon moment : celui où aucun autre véhicule ne circulait sur la route, ce que je ne remarquai que trop tard.

Une douleur aiguë, un déséquilibre, l'humidité de l'herbe : ce sont les dernières choses qui me marquèrent avant de sombrer inconsciente.

* * *

Enfin, j'entendis du bruit.

Je sentis les secousses également.

Peu à peu, je me réveillais, or le cauchemar ne faisait que commencer.

Il me fallu un certain temps avant de comprendre où je me trouvais.

J'étais à l'arrière de cette camionnette complètement hermétique pourvue de fenêtres solides et opaques, sans aucun moyen de contacter qui que ce soit ni de s'en prendre à son conducteur.

Mes poignets étaient liés dans mon dos avec un cordon bien serré. La seule chose que je pouvais entreprendre était de faire passer mes mains sous mes jambes pour examiner mes liens et peut-être pouvoir les détacher.

Je n'avais pas fait ce genre d'exercice depuis mes 10 ans au moins, quand mon frère et moi jouions à mimer les scènes d'otages dans les films d'action. Quelque part ça avait été un bon entraînement.

Mes mains face à moi, je perdis vite espoir.

Le cordon était trop fin pour que je puisse défaire le nœud avec mes dents. Très franchement, je ne me voyais pas l'arracher avec mes petites canines plus plates que tranchantes.

Dans un éclair de lucidité, je pensai à mon portable.

Je tâtai la poche de mon jogging, mais il n'était plus là. Ce pervers avait dû me le prendre.

J'étais bel et bien seule, livrée à mon propre sort. Je ne voyais plus qu'une unique solution : courir. En espérant pouvoir lui glisser entre les mains une fois les portes ouvertes.

Bien sûr, sur l'instant tout cela me paraissait totalement fou : le stress, l'adrénaline, la peur. Toutes ces émotions s'entremêlaient.

Mais une chose était sûre : j'allais tout faire pour tenter de m'en sortir. Voulait-il me violer en me laissant la vie sauve ? Ou bien était-ce une sorte de serial killer ? Je n'en avais aucune idée. Il fallait que je coure de toutes mes forces, dès que possible.

Je compris qu'il m'entraînait au cœur de la forêt, car les secousses ressemblaient fortement à des racines et des pierres sur lesquelles son fourgon se balançait.

Et le trajet se faisait de plus en plus impraticable.

N'oublie pas, cours. Peu importe ce que tu vois, ou qui tu vois, cours, ne cessai-je de me répéter par peur de me décourager en voyant la tête ou le gabarit de ce sale type.

Soudain, la camionnette ralentit. L'angoisse était à

son paroxysme.

Le moment tant attendu approchait à grands pas. Tout allait se jouer en une poignée de secondes. Mon cœur battait comme jamais dans toute ma vie.

Ne tombe pas dans les pommes, bats-toi, cours.

Je l'entendis descendre, faire le tour, puis insérer la clé dans la serrure.

Je visais vers le bas à gauche, celui où je pourrais probablement faire une percée pour me faufiler.

Les portes s'ouvrirent, et là je découvris mon ravisseur.

Un homme très grand et costaud, rien qui ne pût m'arranger. Je saisis l'occasion et me jetai dans l'ouverture.

Malheureusement, ma tentative d'évasion se solda en un échec retentissant.

Il m'agrippa par mon sweat et me jeta au sol comme un vulgaire sac à patates. Ne pouvant me rattraper, tout mon poids reposa sur mon bras.

La douleur fut vive au niveau de mon coude, mais il ne semblait pas cassé.

Mon regard s'arrêta sur une caisse à outils qu'il avait dû sortir de l'habitable. Bien sûr, il avait tout calculé. Il ne l'aurait pas laissée à l'arrière.

En ce mois de novembre, la nuit commençait déjà à tomber, fraîche et humide.

Mon ravisseur sortait les bâches de l'arrière du fourgon et les étalait au sol.

C'était sûr, je devais m'enfuir. Ça ne laissait rien

présager de bon.

Profitant de ce moment d'inattention, je me remis sur mes pieds et tentai de courir.

Encore une fois, il eut le temps de me rattraper violemment par le bras, m'enfonçant ses doigts dans la chair comme des serres, avant de me ramener vers lui.

Je tentai le tout pour le tout, de sorte qu'en me retournant je lui lançais le coup de pied le plus puissant de toute mon existence dans les burnes.

Il me lâcha et se prit les bijoux de famille entre les mains durant quelques secondes.

Je courus tout droit dans la forêt sans savoir où j'allais, de toute manière, je n'avais pas vraiment le temps de me préparer un itinéraire.

Je courais de toutes mes forces. Cependant, il fallait l'avouer : la peur commençait à gagner du terrain.

J'en avais le souffle presque coupé, mais peu importe je devais continuer à courir.

Mes pieds se tordaient sur les racines et les branches, si bien qu'au bout d'un moment, lamentablement, je me foulai la cheville et tombai de tout mon long.

J'eus le temps de placer mes mains liées au niveau de mon visage, ce qui m'empêcha de heurter une pierre en pleine face.

J'avais les paumes éraflées, mais au moins je n'avais pas le nez fracturé.

Le psychopathe arrivait à grandes enjambées. Les bruits de craquement se faisaient de plus en plus proches.

Vite, relève-toi, me dis-je.

J'avais mal à de multiples parties du corps à cause de toutes ces chutes. Certes, ce n'étaient pas des blessures bien graves, mais tout de même, elles me pesaient déjà suffisamment.

Mes mains égratignées qui avaient retenu la pierre effritée ; mon bras sur lequel tout mon poids s'était réceptionné ; mes coudes, mes hanches et mes genoux qui avaient rencontré le sol au moins trois fois de manière violente ; et pour finir, ma cheville tordue.

Tout cela, je devais le passer outre pour me sortir de cet enfer.

Je n'étais pas particulièrement douillette d'ordinaire, mais au fond, j'avais vraiment envie de m'asseoir, me recroqueviller, et de pleurer toutes les larmes de mon corps.

Seulement, c'était à éviter si je voulais survivre. Pas maintenant !

Pour une personne comme moi, qui ne s'était cassé qu'un seul membre dans toute sa vie – le poignet, en m'essayant au skateboard en sixième – je n'étais clairement pas préparée à tout ça.

Je me relevai péniblement tandis que cet ogre fonçait sur moi. Je le distinguai à peine dans la nature assombrie, seuls quelques rais de clarté lunaire soulignaient ses mouvements.

Je pouvais y arriver, encore un petit effort.

Je me remis à courir du mieux que je pouvais, éprouvant la douleur lancinante au bas de ma jambe gauche.

Toujours voir le bon côté des choses : ce n'était pas ma jambe d'appui.

Il fallait bien le reconnaître, je devais faire peine à voir. J'avais perdu de la vitesse, et le prédateur fondait sur sa proie.

N'abandonne pas, me répétai-je.

Et à nouveau, dans l'obscurité totale, je posai mon pied de travers sur une grosse pierre. Je glissai et tombai pour la énième fois.

N'abandonne pas... même si tu es très mal barrée.

Pour être franche, une larme s'écoula enfin de mes yeux. Jusqu'à maintenant, la peur avait dû paralyser mes glandes lacrymales. Désormais, je ne parvenais plus à contrôler quoi que ce soit.

C'était stupide, mais pourquoi pas. Je me mis à hurler à m'en briser la voix, en priant que quelqu'un m'entende. J'aurais peut-être dû le faire plus tôt. Les bois avaient l'air déserts, mais qui sait ?

Je demeurais plantée là, prête à abandonner. Puisque toutes mes tentatives tombaient à l'eau, peut-être étais-je tout simplement destinée à mourir ?

Si mon sort était de survivre, quelque chose aurait dû me faciliter la tâche, n'est-ce pas ?

Dans les films, les flics auraient débarqué les sirènes en fanfare, ou bien le prince charmant aurait bondi de son cheval blanc, épée à la main.

Mais à l'instant précis, il n'y avait que moi. Moi et le grand méchant, moi et le bourreau. Pas très romantique

comme tête-à-tête.

Pourtant, je le sentais au fond de moi. Je n'étais pas une super-héroïne ou que sais-je, mais mon esprit n'en demeurait pas moins brave.

Je ne voulais pas mourir lamentablement, aux mains crades de ce psychopathe.

Il n'était plus qu'à quelques pas de moi et je tentai de me lever, une fois de plus.

J'eus une pensée pour ma famille également. Je ne voulais pas les perdre, ni qu'ils me perdent. Qui était cette ordure pour croire qu'il avait de tels droits sur ma vie, sur ma personne, sur mon corps ?

Non, je ne devais pas abandonner !

Or, à peine avais-je relevé le buste que je vis passer une ombre gigantesque près de moi.

Blog officiel : <http://snlemoing.over-blog.com/>

Facebook : <https://www.facebook.com/sagashewolf>

Email : sanlemoing@gmail.com

Copyright déposé 2016
Auto-édition © S. N. Lemoing
Paris, France